

Aujourd'hui

Octobre 2018

Le café était bondé et la vapeur qui embuait les fenêtres si épaisse qu'il était impossible de distinguer quoi que ce soit dans la rue. On avait l'impression de flotter dans les nuages, et si j'avais pu faire en sorte que ce soit le cas, je n'aurais pas hésité une seconde. Ç'aurait été sans aucun doute infiniment plus intéressant que ce qu'il se passait dans ma vie à ce moment-là. Tout y était si médiocre. Un boulot de secrétaire juridique, que je n'aimais pas plus que je ne le détestais, mais qu'au moins je connaissais par cœur et qui payait les factures ; un fils de treize ans que j'adorais, mais qui semblait la plupart du temps oublier complètement que j'existais ; une meilleure amie que j'avais rarement le temps de voir, et... eh bien, c'était tout. Voilà à quoi se réduisait ma vie. J'aurais dû apprécier ce que j'avais, mais en vérité, j'avais le sentiment que, sans que je m'en rende compte, ma vie s'était refermée sur moi au point de devenir une minuscule bande étroite d'existence à laquelle je n'avais aucun moyen d'échapper. On m'avait bel et bien coupé les ailes.

Je lâchai un long soupir en gonflant les joues et vérifiai l'heure sur la pendule au-dessus du comptoir. Encore vingt minutes avant de devoir rentrer au bureau. Que j'y retourne ou pas, est-ce que quelqu'un verrait la différence ? Qu'arriverait-il si je restais tout simplement ici, dans ce café, et que je ne remettais jamais les pieds au boulot ? Rien, probablement. Rien du tout. Les avocats continueraient leurs affaires d'avocats et ils trouveraient sans s'émouvoir quelqu'un d'autre pour s'occuper de toutes les tâches administratives. Ce n'était pas très agréable de se savoir aussi accessoire.

Je fermai les yeux, m'efforçant d'ignorer les bruits ambiants : les hennissements des femmes du groupe de yoga qui déjeunaient à la table d'à côté ; les geignements d'un gamin qui voulait absolument descendre de sa chaise haute ; les murmures étouffés des retraités qui jouaient aux cartes deux tables plus loin ; l'indignation bruyante d'une jeune femme que son copain avait trompée, mais qui ne savait pas comment réagir. *Largue-le*, pensai-je, avant de rouvrir les yeux, affolée. Avais-je prononcé cette phrase à voix haute ? Ces jours-ci, je me parlais souvent à moi-même, probablement parce que je passais l'essentiel de mon temps seule. Mais cette fois, fausse alerte : personne n'avait rien remarqué.

Avec un nouveau soupir, je pris ma tasse de chocolat de chaud pour la porter à mes lèvres. L'instant d'après, quelqu'un me bouscula. Une douleur fulgurante se répandit tout le long de mon avant-bras inondé de chocolat brûlant qui dégouлина ensuite de la table sur mes genoux. Je bondis en poussant un cri, me cognai la cuisse contre la table, renversant au passage le reste de la boisson. Pendant un moment, je restai plantée là, à fixer le goutte à goutte du liquide marron qui se déversait de la table sur le sol.

— Mon Dieu, je suis désolé ! dit une voix grave.

Une main effleura mon coude, et je tressaillis, avant de me retourner pour voir d'où venait la voix.

— J'ai trébuché là-dessus.

L'homme indiquait vaguement un sac qui dépassait de sous la table d'à côté.

D'un geste vif, il attrapa un gros paquet de serviettes en papier sur le comptoir et se mit à tamponner mes vêtements, mes manches et ma main, qui avait rougi sous la brûlure.

Je lui pris les serviettes et le repoussai.

— C'est bon, je m'en occupe, dis-je en tentant de masquer mon irritation.

Après tout, ce n'était pas sa faute si les gens n'étaient pas fichus de ranger leurs affaires sous la table, et il avait l'air sincèrement désolé. En même temps, ce n'était pas lui qui allait devoir retourner au bureau couvert de chocolat chaud...

S'ensuivirent quelques minutes d'activité frénétique : j'essuyai énergiquement la table et le sol pendant que l'inconnu bégayait des excuses. C'est pourquoi je ne regardai pas tout de suite l'homme qui m'avait bousculée involontairement dans ce café bondé. Je remarquai d'abord ses cheveux blonds épais, parsemés de mèches grises et savamment ébouriffés, une coupe visiblement onéreuse. Puis, son sourire : amical et étincelant, et enfin ses yeux bleus perçants qui s'illuminèrent en rencontrant les miens.

— Oh... bredouillai-je en manquant tomber sur ma chaise, la bouche ouverte comme un poisson rouge.

— Fran ?

— Will.

Je le fixai une seconde de trop.

— Je... Tu veux t'asseoir ? Je crois que c'est sec, maintenant.

Je le regardai de nouveau et lui indiquai la chaise en face de moi pendant que mon estomac protestait.

— Si tu as le temps, bien sûr.

— Le temps de te commander une autre boisson et un café pour moi. Je reviens. Ne bouge pas.

J'acquiesçai sans mot dire.

Il partit faire la queue au comptoir et j'en profitai pour étudier cet homme ; un homme que je n'avais pas revu depuis vingt-cinq ans.

Mon Dieu, William Poulton ! Je n'avais jamais imaginé le recroiser un jour.

Lorsqu'il avait disparu de ma vie, ç'avait été tellement inattendu, tellement soudain que j'en avais été brisée en mille morceaux. Il m'avait fallu beaucoup, beaucoup de temps pour me reconstruire, jour après jour – pour être de nouveau entière.

On avait filé le parfait amour. Meilleurs amis depuis l'âge de sept ans, quand ma famille avait emménagé à côté de la sienne ; nos mères plaisantaient en disant qu'on se marierait un jour. Pendant des années, on ne pouvait pas imaginer pire. On était meilleurs amis, et les meilleurs amis ne s'épousent pas. Au lieu de quoi on avait exaspéré tout le monde en continuant à traîner ensemble presque tous les jours, sans leur offrir le moindre parfum de romance. Lorsque, à quinze ans, Will ramena sa première copine à la maison – Katy, il me semble –, je crus que sa mère allait pleurer. Elle m'invita moi aussi à dîner ce soir-là, et je la vis nous observer tour à tour, moi, Will puis Katy et ainsi de suite, comme si elle regardait un match de tennis, la ride de son front se creusant un peu plus chaque fois que Katy s'approchait

de Will. Alors quand Will et moi devînmes finalement un couple un an plus tard, nos mères furent toutes deux à la fois soulagées et très contentes d'elles : elles avaient eu raison depuis le début.

Will était mon univers. Et pendant les dix-huit mois que dura notre histoire, nous fûmes persuadés que notre amour serait éternel. Même la perspective imminente de l'université ne pouvait détruire notre rêve. Nous serions ensemble pour toujours, quoi qu'il arrive. Nous étions invincibles, Will et moi.

Et puis tout s'écroula d'un coup à la mort de sa mère, quand son père décida de tout quitter, de partir au bout du monde en emmenant Will et son frère Jim, en me brisant le cœur.

À présent, il était là, vingt-cinq ans plus tard, debout devant moi, une tasse de chocolat chaud fumant à la main, m'adressant un sourire si familier que j'en avais le souffle coupé.

Je récupérai ma boisson, les mains tremblantes, et nous nous assîmes. J'étudiai la table un moment en m'efforçant de me ressaisir. Que pouvais-je lui dire après toutes ces années, après tout ce qui s'était passé ?

Lorsque je levai enfin les yeux sur lui, je vis qu'il m'observait, qu'il attendait.

— J'arrive pas à croire que c'est vraiment toi, murmurai-je.

— Moi non plus. Mais c'est bien moi.

Il but une gorgée de son café et grimaça.

— Merde, c'est chaud !

Il sourit, et je souris en retour.

Je me raclai la gorge.

— Donc, tu n'es pas en Australie.

Il secoua la tête.

— Non. J’y étais, mais... je suis rentré.

— Depuis quand ?

Will sonda mon regard comme s’il se demandait si j’avais vraiment envie de savoir.

— Je suis rentré il y a une dizaine d’années.

Comme un coup de poing.

— Tu vis à Londres ?

— La plupart du temps, oui.

— Oh.

Je ne savais pas quoi dire. Quand j’avais dix-huit ans, l’Australie aurait pu se trouver sur une autre planète. La distance m’avait paru insurmontable, alors j’avais fait tout mon possible pour me sortir Will de la tête, pour accepter le fait que je ne le reverrais plus jamais et pour réparer mon cœur en miettes. Pourtant, si j’avais su qu’il reviendrait un jour, qu’aurais-je fait ? Aurais-je essayé de le trouver ?

Je chassai cette pensée.

— Donc.

— Donc, répéta Will en se penchant en avant et en posant son menton sur ses mains. Qu’est-ce que tu as fait ces vingt-cinq dernières années ?

Je souris faiblement. C’était une question complexe. La vérité, c’est que j’étais aujourd’hui une personne très différente de celle que j’étais la dernière fois qu’on s’était vus. Pourtant, face à cet homme que je connaissais si bien, j’avais aussi l’impression que rien n’avait changé.

Je pris une grande inspiration.

— Pas grand-chose.

Je ramassai un sachet de sucre dans le bol posé devant moi et le tapotai sur la table.

— J’ai quitté l’université, trouvé un boulot, accouché d’un enfant...

Il devint livide, et je m'arrêtai, me rendant compte de ce que j'avais dit.

— Ce n'est pas... Je ne voulais pas...

Il secoua la tête, joignit les paumes de ses mains et posa le bout de ses doigts sur ses lèvres.

— Et est-ce qu'il... ou elle...

— *Il* a treize ans. Il s'appelle Kieran.

Il émit un petit sifflement.

— Waouh !

— Ouais.

Le silence retomba, le poids du passé rendait l'air lourd et irrespirable. Le chuintement des machines à café et le tintement de la sonnette au-dessus de la porte me paraissaient plus bruyants que d'habitude. Je me demandai s'il allait ajouter quelque chose. Mais il se redressa et passa une main dans ses cheveux.

— Eh bien, Francesca Gordon. De tous les cafés dans le monde, il fallait que tu choisisses celui-ci.

— Belle réplique.

— Merci.

Je soufflai sur mon chocolat chaud, observant l'air frais qui traçait un sillage sur la mousse. D'accord, donc il avait décidé de ne pas parler du passé. Ça m'allait très bien. Plus que très bien. C'était parfait. Il était trop tôt pour remuer les vieilles histoires. De toute façon, à quoi ça servirait ?

Malgré tout, j'agrippais ma tasse à m'en faire blanchir les phalanges, alors que les questions que je voulais lui poser flottaient entre nous, informulées.

— Et toi ? demandai-je.

— Moi ? Oh, rien d'extraordinaire. Je travaille dans une banque. Je sais, je sais, ce n'est pas tout à fait la même chose qu'être footballeur professionnel, mais bon... finalement, ça ne s'est jamais fait. Quand on a déménagé...

Il s'interrompit, me jeta un coup d'œil avant de reprendre.

— Quand je suis arrivé en Australie, je suis un peu parti en vrille et je ne me suis pas réinscrit dans un club. Le foot anglais n'était pas très populaire, là-bas. C'est dommage, mais je ne pense pas que j'aurais réussi, de toute façon. Et bon, c'est sûr que banquier, ce n'est pas le boulot de mes rêves, mais au moins ça paye bien.

J'eus un pincement au cœur en me rappelant à quel point Will avait adoré le football. Il avait été sélectionné dans toutes les équipes de l'école, avait joué pour la ville dès l'âge de quinze ans ; il avait même été question qu'il rejoigne l'équipe junior du gros club régional. J'avais passé des heures à ses entraînements, grelottant dans ma parka, les mains engourdies par le froid, à le regarder courir sous les projecteurs – à l'attendre, le souffle glacé dans l'obscurité hivernale, pendant qu'il retirait sa tenue pleine de boue, qu'il rinçait la sueur inondant sa peau, puis venait m'enlacer sous les moqueries de ses coéquipiers. Il s'en fichait.

— Ils sont jaloux, c'est tout, murmurait-il à mon oreille en se blottissant contre moi.

Moi, je rayonnais de fierté, collée à lui pour me tenir chaud. On pensait tous qu'il était promis à de grandes choses. Il l'était, d'ailleurs. Et puis la vie s'était mise en travers.

— Et tu as...

Je me raclai la gorge.

— Tu as des enfants ?

Il opina, les yeux brillants.

— Oui. Une petite fille. Elodie. Elle a six ans et c'est un amour.

Il prit son téléphone posé sur la table et me le tendit.

— C'est elle.

La fillette sur l'écran était jolie, avec une abondante chevelure blonde bouclée, exactement comme celle de Will quand il était enfant.

— Elle te ressemble.

Il regarda la photo de plus près.

— Tu trouves ?

— Oui. Les yeux. Et les cheveux.

— Ah, oui. Mon cauchemar.

Il sourit et ébouriffa ses cheveux désormais domestiqués d'un geste tendre.

— Et sa mère ?

Il hésita un quart de seconde, et je me demandai si j'avais fait une gaffe.

— On n'est plus ensemble, répondit-il prudemment.

— Je vois.

— On est restés amis, en revanche. On s'occupe d'Elo-die ensemble.

— C'est bien.

— Ouais. Ouais, c'est bien.

Pendant un instant, il eut l'air de vouloir ajouter quelque chose, avant de renoncer. Il rangea son téléphone dans sa poche, but une gorgée de café.

— Alors, parle-moi de lui.

— De qui ?

— De ton fils. Kieran, c'est ça ?

Je ne savais pas quoi lui dire. Kieran n'avait que quelques mois quand on s'était retrouvés seuls tous les deux, et on l'était restés depuis. J'avais toujours été très protectrice avec lui, mais depuis qu'il était adolescent, je l'étais encore plus et je n'aimais pas parler de lui à des gens qui ne le connaissaient pas.

— Oui, Kieran, c'est ça. Euh, il est super. C'est un ado, donc il est... bon, tu vois. Parfois, c'est compliqué entre nous, mais il représente tout pour moi.

— Et son père ?

— Sean. On n'est pas ensemble. Plus depuis des années. On vit seuls, Kieran et moi, dans un petit appartement à Crouch End que j'ai acheté il y a une vingtaine d'années avant que les prix ne deviennent complètement dingues, et on est très heureux comme ça. Je travaille quatre jours par semaine pour m'assurer de subvenir à ses besoins.

Je regardai mes mains et me rendis compte qu'à force de triturer la cuticule de mon pouce, il s'était mis à saigner. Je cachai mes mains entre mes cuisses.

— J'ai toujours pensé que ça devenait plus facile à mesure que les enfants grandissaient, parce qu'ils avaient moins besoin de vous. Ce n'est pas vrai. Quand ils ont treize ans, qu'ils sont fatigués et bourrés d'hormones, ils veulent que vous soyez là en permanence et ils vous culpabilisent quand ils doivent rentrer seuls de l'école dans une maison vide et attendre jusqu'à 6 heures que vous reveniez du boulot. Ce n'est jamais facile, hein ?

— Non, jamais.

Je pris ma tasse à deux mains. Le chocolat était tiède et j'avalai une grande lampée. En face de moi, Will sourit.

— Quoi ?

— Tu as une moustache de mousse.

Il tendit un doigt et le passa sur ma lèvre.

— Tu vois ?

J'étais incapable de répondre. À mon intense surprise – et, je dois l'admettre, ma totale confusion –, le contact du doigt de Will sur ma peau m'avait fait l'effet d'une décharge électrique. J'avais beau tenter de me persuader que le choc venait simplement de ce qu'on m'avait touché la lèvre, je savais que c'était autre chose. C'était le contact de Will.

Je sentis mon visage s'empourprer et baissai la tête pour le dissimuler. Trop tard, visiblement.

— Tout va bien ? Tu es toute rouge.

— Moi ? Oui, tout va bien, c'est juste que... Il fait un peu chaud, ici.

— Ouais, c'est assez étouffant.

Il renversa la tête en arrière pour avaler le reste de son café.

— Écoute, je suis désolé, Fran, je dois vraiment retourner au boulot. Mais tu es libre plus tard ? J'aimerais prendre le temps de discuter un peu plus longuement. Si tu en as envie, bien sûr.

Je jetai un coup d'œil à ma montre. J'étais en retard.

— Avec plaisir.

Je me levai, enfilai mon manteau.

— Désolée, moi aussi il faut que je file, mais envoie-moi un SMS et on s'organise ça.

Je griffonnai mon numéro sur une serviette propre que je fis glisser vers lui.

— On se voit tout à l'heure ?

— Carrément.

Il prit la serviette, lut le numéro et le rangea soigneusement dans la poche de son costume. Ensuite, j'attrapai mon sac et sortis en vitesse dans la rue. L'air frais me fit l'effet d'une gifle. Je ne savais absolument pas si je reverrais William Poulton un jour, mais je l'espérais.